

UNE ICÔNE DE LUMIÈRE

LA VIERGE À L'ENFANT

église de l'Immaculée-Conception de Boulogne

vitrail de Jacques Bony - 1968

La construction de l'actuelle église de l'Immaculée-Conception à Boulogne est terminée en 1968. La lumière y entre par un ensemble important de vitraux de Jacques Le Chevallier, Paul et Jacques Bony, parmi lesquels se distingue une « Vierge à l'Enfant ». Il est l'œuvre, comme les autres verrières de la tribune située au-dessus du porche d'entrée, du peintre et verrier Jacques Bony (Alençon, 1918 - Paris, 2003). C'est le seul panneau figuré de l'église.

Une histoire de famille

En 1924, à Paris, Jean Hébert-Stevens et son épouse Pauline fondent un atelier principalement destiné aux édifices religieux : c'est la pleine période de reconstruction à la suite de la Première Guerre mondiale et de l'édification de nouvelles églises. L'atelier est situé au 12 rue Jean-Ferrandi dans le 6^e arrondissement de Paris. On y produit des vitraux, de la statuaire en céramique, du mobilier et des vêtements liturgiques (cet atelier ne cessera son activité qu'en 2002).

Adeline, la fille des fondateurs, y travaille avec eux ; elle épouse Paul Bony entré dans l'entreprise en 1934. Le frère de ce dernier, Jacques, les rejoint en 1944 (il épousera Geneviève, la jeune sœur d'Adeline !).

Ils mettent leurs compétences au service d'artistes célèbres comme Henri Matisse, Marc Chagall, Georges Rouault, Maurice Denis, Georges Desvallières, etc.

Jacques Bony, d'abord passionné de théâtre, entre à l'École des Arts Décoratifs de Paris en 1943. Dès l'année suivante il produit déjà son premier vitrail.

Dans le sillage du « Mouvement liturgique » impulsé par l'abbé de Solesmes, dom Prosper Guéranger (1805-1875), le renouveau de l'art sacré en France est en grand développement. Ainsi, Jacques Bony sera, de 1949 à 1954, le secrétaire de la revue « L'art sacré » publiée de 1935 à 1969 et fondée par un philosophe et théologien de formation, Joseph Pichard (1892-1973) et à laquelle travaillèrent les pères dominicains Marie-Alain Couturier (1897-1954) et Pie-Raymond Régamey (1900-1996). Elle fut l'un des beaux fruits d'un processus engagé en réaction à l'art dit « saint-sulpicien » qui était répandu dans les édifices religieux : il fallait que l'Église cesse d'ignorer l'art contemporain, tel était le mot d'ordre.

C'est pour l'illustrer que Jacques Bony rédigea le chapitre « Le vitrail 1920-1940 » pour le volumineux catalogue « L'art sacré au 20^e siècle en France » qui accompagna deux expositions marquantes qui se déroulèrent à Boulogne de janvier à mars 1993 (éditions de l'Albaron, Thonon-les-Bains, 1993, pp. 72-80).

Oser représenter le mystère

Bien que l'on connaît la plus ancienne (2^e siècle) dans la catacombe romaine de Priscilla, les représentations de la « Vierge à l'Enfant » trouvent – comme il est normal – leur plus grand nombre en Orient : elles y apparaissent dès le 4^e siècle avec des « Vierges en majesté » (en grec : *Kyriotissa* ; on les nomme aussi : « Trône de la Sagesse »). Jacques Bony dit d'ailleurs s'être inspiré d'une source copte, c'est-à-dire égyptienne, pour son vitrail de Boulogne.

En France c'est l'Auvergne qui aux 10^e-12^e siècles nous offre les premières images, surtout sous la forme de statues. Mais, à partir du 12^e siècle leur succèdent les « Vierges de tendresse » (en grec : *glycophilousa*, c'est-à-dire « au doux baiser ») : dans une attitude plus libre, elles peuvent être debout (ce qui est le plus fréquent), assises, couchées ou même à genoux. L'Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras porte généralement un oiseau ou un fruit dans ses mains : l'oiseau symbolise l'âme sauvée, se réfère à des récits apocryphes (cf. « Histoire de l'enfance de Jésus », in « Écrits apocryphes chrétiens » tome 1, Bibliothèque de La Pléiade n° 442, Gallimard, Paris, 1997, pp. 197-198) ; le fruit (sur notre vitrail, une pomme) fait allusion au péché d'Adam et Ève. Le récit biblique parle seulement du « fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin » (Gn 3, 3), celui que le Créateur avait appelé « l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gn 2, 17). Mais en latin il y a une homonymie entre les mots « pomme » et « mal » : tous les deux se disent *malum*. Ainsi la pomme est devenue le symbole de la première tentation et donc du mal qui vient pervertir l'homme.

Familier du thème, Jacques Bony a pourtant travaillé pendant deux années avant d'installer ce vitrail (qui est considéré comme son œuvre majeure) en décembre 1968. Il a réalisé pas moins de quatre-vingt-douze esquisses préparatoires aux trois cartons grandeur nature (le vitrail mesure 135 cm de haut par 145 cm de large) réalisés au pastel qui permirent la fabrication de l'œuvre en verres soufflés sertis de plombs. (On peut admirer à loisir ces étapes sur le site Internet : <https://www.youtube.com/watch?v=rpBH14nYkdl>).

On comprend l'importance que l'artiste apporte à cette longue et minutieuse préparation en le lisant : « Les verres de couleur traversés par la lumière exercent sur nous une emprise puissante. Dangereux pouvoir du vitrail : capable du meilleur et du pire, il peut avoir la force et la douceur d'un éveil spirituel, d'une musique de l'âme, ou bien l'indigence agressive de tons désaccordés qui détruisent l'harmonie d'un lieu, en font une succursale de l'enfer. » (op. cit. p. 72). Donc rien de ce que nous voyons ici n'est dû au hasard...

Une forêt de symboles lumineux

Dans le vitrail de l'Immaculée-Conception, la Sainte Vierge assise porte Jésus sur ses genoux et pose la main droite sur ceux de son Fils et la gauche sur son épaule. La tête penchée vers lui, elle regarde le fidèle qui s'approche. Jésus, qui porte - comme c'est la tradition - une auréole que l'on devine crucifère, le bénit de la main droite tandis qu'il tient une pomme d'or dans la gauche.

Dans un saisissant raccourci voici que le spectateur est convié à retracer le parcours qui mène de la crèche à la croix : « Les mages entrèrent dans la maison, ils virent l'enfant avec

Marie, sa mère ; et, tombant à ses pieds, ils se prosternèrent devant lui. » (Mt 2, 11) ; « Jésus dit à sa mère : “Femme, voici ton fils.” Puis il dit au disciple : “Voici ta mère.” » (Jn 19, 26-27)

Sainte Bénédicte-Thérèse de la Croix, Édith Stein explicite cette vision théologique en 1931 : « Les mystères du christianisme forment un tout indivisible. Si l'on plonge dans l'un on est conduit à tous les autres. C'est ainsi que le chemin qui commence à Bethléem mène inmanquablement au Golgotha, de la crèche à la croix. » (« La crèche et la Croix, Ad Solem, Genève, 1998, p. 51-52).

Cet éclairage permet de comprendre que la Vierge Marie se présente ici non pas comme une maman qui porterait tendrement son enfant, comme pourrait nous le laisser croire un regard trop rapide, mais véritablement elle se révèle comme un trône qui présente au monde son Sauveur. De cette vérité provient la béatitude tirée, comme celles qui suivront, de l'« Hymne acathiste » de la liturgie byzantine (= « qui se chante debout », composée au 7^e siècle ; on en trouvera la traduction du Père Denis Guillaume dans « Le Spoutnik – Nouveau Synecdimos », éditions de la Diaconie Apostolique, Parme, 1997, pp. 55-63) :

*Réjouis-toi, car du Roi tu deviens le Trône.
Réjouis-toi, vaisseau de l'admirable Sagesse de Dieu.*

Du point de vue stylistique, l'influence cubiste est présente en particulier sur le visage de l'Enfant : il est coupé au milieu par un plomb et semble ainsi tourné à la fois vers le spectateur et vers sa mère : cette partie de l'auréole est teintée d'un rouge qui, comme nous le redirons plus bas, est la marque de l'amour. Ce procédé, permettant un double regard, fait entrer dans une dimension proprement surnaturelle : loin d'être une simple décoration cette véritable icône (« image » en grec) est une invitation à l'entrée dans le mystère, dans une méditation paisible qui prend son temps.

N.B. Le mot cubisme est prononcé pour la première fois par Henri Matisse au sujet d'une toile de Georges Braque datant de 1908. Sous l'influence de Paul Cézanne qu'ils avaient découvert, Georges Braque et Pablo Picasso ont en effet adopté une nouvelle perspective esthétique au cours de l'année 1907. Ils cherchent à représenter le réel non pas mimétiquement, mais en le géométrisant, sans jamais atteindre l'abstraction. Les formes se découpent en de multiples facettes, comme autant de « cubes », montrant l'objet selon une perspective impossible dans la réalité.

En ce qui concerne les couleurs on ne peut que remarquer l'harmonisation entre celles de la fenêtre concernée et celles du bandeau qui traverse la tribune, des deux étroites verrières qui font le pendant de notre vitrail et des deux larges qui éclairent les escaliers de part et d'autre : on observe particulièrement bien l'ensemble depuis le chœur et le haut de la nef.

De là, il est frappant que la silhouette blanche de Jésus se détache. Le blanc est traditionnellement la couleur de la lumière, la couleur de Dieu (cf. l'épisode de la Transfiguration, Mc 9, 3). Il porte également des traces de bleu (le ciel) et de brun (la terre) : il est vrai Dieu et vrai homme (cf. Ph 2, 6-11).

Cette blancheur se reflète sur le vêtement de la Vierge, sur son visage et autour d'elle : elle est la Mère de Dieu, comme l'a affirmé le Concile d'Éphèse en 431.

Réjouis-toi, reflet de spirituelle clarté.

Réjouis-toi, éclat de la Lumière sans déclin.

Elle est aussi la reine couronnée dans le ciel comme l'indique la pourpre violette de son voile (cf. Ct 7, 6). C'est également la teinte du rideau du Temple de Jérusalem (cf. 2Ch 3, 14).

*Réjouis-toi, plus sainte qu'au Temple le Saint des saints.
Réjouis-toi, tabernacle saint du Verbe divin.*

Le revers de ce voile ainsi qu'une partie du vêtement de la Vierge est marron, ce qui évoque la terre, l'humanité pétrie dans la glèbe (cf. Gn 2, 7). Le rôle de Marie dans l'Incarnation est ainsi suggéré : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme », écrit saint Paul (Ga 4, 7), comme le confesse le Credo : « Il a pris chair de la Vierge Marie et s'est fait homme ».

*Réjouis-toi, fertile sein où Dieu va s'incarnant.
Réjouis-toi, échelle céleste par qui Dieu descendit.*

De plus on connaît dans la Bible l'importance du vêtement en général et du manteau en particulier : on se souvient par exemple de celui d'Élie (cf. 2Ro 2, 7-14). C'est dans le même sens que l'on reçoit la dévotion au manteau de la Vierge qui enveloppe tous ses enfants (le scapulaire prôné par le Carmel en est la reprise) : elle a maintes fois été décrite par les peintres depuis le 13^e siècle.

*Réjouis-toi, manteau de ceux qui n'ont plus de recours.
Réjouis-toi, tendresse qui surpasse tout amour.*

Le rouge en différentes nuances est ici très présent : c'est la couleur de la vie, de la passion, de l'amour : « Où sont amour et charité Dieu est présent. » (*hymne ancienne de l'Église d'Occident*). C'est à l'Annonciation, grâce au « fiat » de Marie (cf. Lc 1, 38) que l'Amour a pris chair.

*Réjouis-toi, Champ où germe la Miséricorde en abondance.
Réjouis-toi, Terre bénie où coulent le lait et le miel.*

La présence du bleu céleste semble traverser la Vierge : Celui qu'elle nous montre, qui est descendu des cieux et qui y est remonté – premier des ressuscités (cf. 1Co 15, 20) - , a ouvert la porte du Royaume aux pécheurs et nul ne peut la fermer (cf. Ap 3, 8).

*Réjouis-toi, pont qui de la terre vers le ciel nous conduit.
Réjouis-toi, tourière des portes du Paradis.*

Là où se rejoignent la main du Fils et celle de sa mère apparaît le jaune d'or du fruit qui est offert aux hommes : éclatant, il est comme le point focal de l'œuvre. Le jaune est habituellement associé à l'or et il symbolise la lumière céleste créée : le fruit dont il est question ici est ni plus ni moins que le Salut, le pardon du péché originel et il vient se substituer au fruit défendu du jardin d'Éden. Ne lit-on pas au livre de l'Apocalypse : « Au vainqueur, je donnerai de goûter à l'arbre de la vie qui est dans le paradis de Dieu. » (Ap 2, 7). On retrouve la symbolique de l'arbre de Noël (cf. le Christ Arbre de Vie) sur lequel on suspendait des pommes auxquelles se substituèrent les boules en usage aujourd'hui.

*Réjouis-toi, domaine au fruit plein de saveur.
Réjouis-toi, arbre au fruit merveilleux qui nourrit les croyants.*

Dans cette perspective saint Paul présente le Christ comme le nouvel Adam (cf. Rm 5, 12-14) et très tôt les Pères de l'Église ont appelé Marie la « nouvelle Ève ». Il faut relire la Constitution dogmatique sur l'Église du Concile Vatican II (1964) citant principalement saint Irénée de Lyon (2^e siècle) : « C'est à juste titre que les saints Pères considèrent Marie non pas simplement comme un instrument passif aux mains de Dieu, mais comme apportant au salut des hommes la coopération de sa libre foi et de son obéissance. En effet, comme dit saint Irénée, "par son obéissance elle est devenue, pour elle-même et pour tout le genre humain, cause du salut". Aussi avec lui, un bon nombre d'anciens Pères disent volontiers dans leurs prédications : "Le nœud dû à la désobéissance d'Ève s'est dénoué par l'obéissance de Marie ; ce qu'Ève la vierge avait noué par son incrédulité, la Vierge Marie l'a dénoué par sa foi" ; comparant Marie avec Ève, ils appellent Marie "la Mère des vivants" et déclarent souvent : "Par Ève la mort, par Marie la vie". » (LG n° 56)

*Réjouis-toi, car tu relèves Adam déchu.
Réjouis-toi, car Ève aussi ne pleure plus.
Réjouis-toi, par qui le Paradis s'entrouvre de nouveau.*

Tel est bien le véritable secret de la joie de la Vierge, telle est la manière de comprendre la salutation que lui adresse Élisabeth au jour de la Visitation : « Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur. » (Lc 1, 45).

*Réjouis-toi, par qui nous retrouvons notre éclat lumineux.
Réjouis-toi, porche du mystère le plus secret.*

Puisse cette joie être accueillie et partagée par le plus grand nombre : elle fonde l'espérance à laquelle l'Évangile ne cesse d'ouvrir.

*Réjouis-toi, espérance des hommes et leur relèvement.
Réjouis-toi, notre avocate auprès du Juge juste et bon.
Réjouis-toi, car tu ramènes toute chose à l'essentiel.*

C'est en elle qu'au terme de notre contemplation du vitrail nous pouvons prier la Vierge Marie nous présentant le Sauveur avec la conclusion de l'Hymne acathiste :

*Ô Mère digne de nos chants
qui enfanta le Verbe plus saint que tous les saints,
reçois maintenant l'hommage que nous te présentons,
délivre-nous de tout malheur et préserve du châtimement futur
ceux qui te chantent d'un même cœur :
Alléluia, alléluia, alléluia !*

M^{gr} Yvon Aybram
8 décembre 2020
en la solennité de l'Immaculée Conception